

Cyr: Votre nom, s'il vous plaît?"
 L'étranger: Rogers.
 Cyr: Et celui de votre champion?
 L'étranger: Pour le présent, nous l'appellerons l'"Inconnu".
 Cyr: C'est cela, je crois qu'il restera toujours inconnu.
 La foule: Assieds-toi donc avant qu'on t'asomme!
 Et l'étranger reprend prudemment son siège, au milieu des huées des spectateurs."
 —Les incidents de ce genre n'étaient pas rares, et je m'en amusais fort.
 Ajoutons que le champion du nommé Rogers, je ne l'ai jamais vu.
 Ce qui faisait plaisir au public, c'est qu'il était toujours invité à vérifier le poids de mes haltères. Et je vous assure que les sceptiques ne manquaient pas d'en profiter.
 Ce à quoi surtout on se refusait à croire, c'est que je pusse retenir deux chevaux tirant l'un contre l'autre.
 —"Ca doit être de bien vilaines rosses que ces bêtes-là," se plaisaient à répéter les gens qui alimentent toujours à paraître plus avisés que les autres.
 N'importe, mon défi était là: cent dollars à qui m'eut amené une paire de chevaux que je n'aurais pu retenir.
 Pour cette somme, il s'en trouvait qui m'eussent vu avec plaisir scarceler tout vif. Ils faisaient ferrer leurs bêtes à glace et, pour comble de précaution, leur enveloppaient les quatre sabots dans des sacs pendant qu'on les amenait aux lieux des représentations.
 Parfois, dans les campagnes, les bons cultivateurs accouraient de tous côtés avec leurs chevaux, et c'était parmi quinze ou vingt paires de solides animaux qu'il me fallait choisir, ce qui bien souvent était une source de querelles. Chacun voulait que ce fussent bien les siens les plus forts et les plus courageux.
 Pour cent dollars, on fait bien des sottises.....
 A Lowell, un jour, un de nos bons compatriotes, M. Alfred Bibeault m'offrit cinquante dollars si je parvenais à exécuter ce tour de force avec deux superbes bêtes qu'il avait importées d'Angleterre.
 Je laisse ici la parole à la "Police Gazette", qui raconta ainsi l'incident:
 —"Louis Cyr, champion de la "Police Gazette", vient de créer une grande sensation par un nouvel exploit. Tout récemment, à Lowell, il donnait une représentation, au Huntingdon Hall, à Lowell, Mass., devant cinq mille personnes. Cyr accomplit des tours de force prodigieux dans le manement des haltères et des poids lourds, mais là où il se surpassa, ce fut lorsqu'il retint deux énormes chevaux de trait tirant en sens contraire. Ces chevaux, propriété de M. Alfred Bibeault et pesant 3,665 livres, furent attelés aux bras de Cyr. Au mot "Allez", ils s'élançèrent chacun de leur côté avec tant de vigueur

que l'un d'eux tomba et fut traîné par le second. Louis Cyr tint bon toutefois, ses bras ne se détachèrent pas, et il gagna ainsi les \$50 déposés par M. Bibeault. Le champion a finalement déclaré qu'il pourrait répéter son exploit avec quatre chevaux à la fois."
 —Ce dernier tour de force, je le connaissais déjà, pour l'avoir exécuté au Parc Sohmer, à Montréal.
 C'était en 1891, lors de la dernière grande exposition tenue dans la Métropole. MM. Ernest Lavigne et L. J. Lajoie, les sympathiques directeurs du parc, me firent signer un engagement d'une semaine, pour une représentation chaque soir.
 Chacune de mes apparitions devant le public me rapportait cent dollars, ce qui voulait dire pratiquement cent dollars par minute.
 Ma présence en scène, en effet, n'était guère de plus longue durée. J'avais à retenir à la fois quatre des meilleurs chevaux de la "King Express Company", une maison qui s'occupait du transport des pianos et des coffres-forts.
 Chaque soir la vaste enceinte du Parc Sohmer était archi-comble. Le souvenir que je conserve des enthousiastes démonstrations de mes concitoyens et des délicats procédés de MM. Lavigne et Lajoie à mon égard reste comme l'un des plus chers de ma vie.
 C'est à Saint-Jean de Matha que je m'étais mis d'abord à m'exercer sérieusement à ce tour de force, débutant avec des petits chevaux de montagne ne pesant pas plus de 1,000 à 1,100 livres et que je retenais à bras tendus.
 (A suivre samedi prochain)
 Pour copie authentique,

L. Septe-Sept

rackell



Les Mémoires de Louis Cyr

L'Homme Le plus Fort du Monde

LA... 15 JUILLET 1908



LOUIS CYR ET SA TROUPE — 1. Louis Cyr; 2. Mme Cyr; 3. J. O. Champagne; 4. J. H. Voyer; 5. Pierre Cyr; 6. C. Chaput; 7. B. Perreault; 8. W. Grégoire.

UQAM

TROISIEME PARTIE

Louis Cyr Champion

RESUME DES CHAPITRES
PRECEDENTS

La force physique chez M. Louis Cyr, a été un héritage de ses parents. — Il a appris au sein de la famille à avoir le culte de la puissance des muscles. — Dans les champs de son père, à l'école de M. Martin, puis plus tard, dans les manufactures de Lowell, il travaille à développer les forces que la nature lui a données. — Il devient policier puis hôtelier et remporte le championnat du Canada. — Vie des théâtres et vie des cirques. — La protection de M. Fox.

CHAPITRE II

(Suite)

Mes loisirs au théâtre. — Les maniaques rencontrés en route. — Entre champions. — A coup d'archet.

Bien souvent la vie de théâtre fut pour moi la véritable vie de famille. J'y trouvais plus que dans les cirques l'occasion de rencontrer compatriotes et amis, de causer avec eux.

Oh ! les joyeux quarts-d'heures passés en compagnie des anciens camarades, des compagnons d'enfance, ou bien encore au milieu de nos bonnes populations canadiennes-françaises des campagnes !

Alors, c'était à la bonne franquette.

Dans mes moments de loisirs, à Saint-Jean de Matha ou au cours de mes voyages, j'avais appris à gratter un peu de violon. Je me souviens qu'autrefois je faisais sauter les gens de Lowell, dans des gigue à la mode.

Ernest Lavigne me connaissait ce talent de "violonneux", et alors qu'il était marchand de musique à Montréal, il me fit cadeau d'un joli instrument qui m'accompagna par la suite dans maintes de mes courses.

Bien souvent, pendant nos tournées à travers la province de Québec ou bien dans les centres canadiens-français de la Nouvelle-Angleterre, nous nous réunissions, la représentation terminée, à l'hôtel qui me servait de demeure, et alors c'était le bal.

Le violon de l'ami Lavigne remplaçait pour moi les haltères et les barils de ciment.

Et l'on dansait. Ces moments de franche galeté me tenaient cher au cœur : j'y revivais les heures passées au foyer : c'était au moins un court instant de cette vie rêvée dont m'éloignait ma carrière d'aventures.

Je dirai toutefois que d'autres occupations, plus sérieuses prenaient aussi leur part de mes loisirs. Ainsi, c'est pendant mes voyages que j'appris pour de bon à lire et à écrire, que je me familiarisai avec la langue anglaise. Pour le français, je m'achar-

nais à copier des pages des "Devoirs du Chrétien", dont j'ai, de cette façon, appris par cœur des chapitres presque entiers. Quant à mon bagage d'anglais, c'était dans les journaux que je l'allais chercher. Ma femme m'encourageait dans mes efforts pour m'instruire. C'était elle qui me lisait les pages des "Devoirs du Chrétien", lentement, scandant chaque syllabe, pour me rendre plus facile la tâche, et qui ensuite m'aiderait à comparer mon travail au texte original.

Ai-je été toujours docile écolier : c'est elle qui pourra vous le dire. Quoi qu'il en soit, je m'en suis bien trouvé, depuis quelques années, d'avoir ainsi comblé les lacunes qu'avaient laissées dans mon éducation mon court séjour à l'école de M. Martin.

Pendant ma vie de théâtres, j'ai rencontré maints champions dans tous les genres de sports, à qui j'ai été heureux de serrer la main. Un jour, c'était le fameux John Sullivan, le roi de la boxe, avec qui je passai un gai quart-d'heure.

— "Shake hands, old Canuck", me dit-il en me secouant les phalanges à les rompre: "we are the two champions; I, the champion of all boxers champions; you, the champion of all champion strong men." (Allons, tapez-là, mon vieux "Canuck", nous nous rencontrons les deux vrais champions; moi, le champion des champions boxeurs; vous, le champion de tous les champions hommes forts.)

John était bien le type du joyeux compagnon, toujours prêt à faire quelque frasque, mais toujours prêt aussi à les regretter. Je l'ai vu jeter l'argent par les fenêtres, dépensant sans compter dans des largesses folles ou pour des actes de charité, qu'il se plaisait à multiplier. C'était un géant bon enfant.

Son seul chagrin, c'était que je ne fusse pas Américain comme lui. Et il n'était pas le seul, par exemple, à avoir de tels caprices.

Un jour, dans une ville quelconque des Etats-Unis, un grand diable de Yankee me fit parvenir sa carte, au milieu d'une représentation: Il me demandait un quart-d'heure d'entretien, que je lui accordai d'ailleurs sans hésitation, anxieux de savoir ce qu'il pouvait bien me vouloir. Je lui donnai rendez-vous à mon hôtel, et vers onze heures du soir nous nous retrouvions là en tête-à-tête.

Traduite en français, notre conversation perd de son piquant drôlatique. Ce que désirait ce personnage c'était de m'affubler d'un nom bien anglo-saxon, me promettant en retour des trésors.

O'Malley, O'Flaherty, O'Rourke, Campbell Wilson ou McGillouddy, peu lui importait, pourvu que ce ne fut pas Louis Cyr le "Frenchman."

Et il parla à peu près en ces termes:

— Comment le prononcez-vous?

— Quoi donc?

— Mais oui, votre nom?

— Ah!... Cyr... Cyr.

— Et c'est français, ça sonne mal, ça n'a pas l'air "l'champion."

— Et cela vous fait mal?

— Oh! non, mais je voudrais que ce's vous fit du bien de vous appeler autrement, d'un beau nom anglais: vous seriez des nôtres, un vrai "l'champion" américain. De l'argent, alors, — tenez, gros comme cela"...

Et il m'exhibait une masse de banknotes.

Je m'amusai à faire causer ce maniaque: pour lui, il ne devait pas y avoir de champion en dehors de la nation yankee. Aussi, quel scandale à ses yeux lorsqu'il me vit refuser en me moquant ses offres et ses billets de banque! Non découragé, toutefois, il me quitta après le "shake-hand" traditionnel, en me laissant un "au revoir" significatif. Moi, dans ma poignée de main, il y avait

tout un adieu, plein du désir que j'avais de ne jamais plus me retrouver face à face avec de pareils encombrants.

Dans la vie de théâtre, c'étaient aussi les journalistes à rencontrer et les interviews à donner. Quand le temps me manquait pour faire avec ces bons gars la causette, eh bien! ils la fabriquaient de toutes pièces, mon histoire. On me faisait accomplir des exploits abracadabrants: six mille, sept mille livres levées sur le dos, tout cela, à eux, ne leur pesait pas au bout de la plume. On prenait des informations où l'on pouvait. C'est ainsi qu'un journal de Winnipeg, le "Manitoba Evening Free Press", annonçait, en 1892:

— "Louis Cyr, l'homme le plus fort du monde, le Sampson (sic) du Canada, que, le premier de tous, a découvert M. J. X. Perrault, est en notre ville, se reposant confortablement".

Sampson!... Encore un autre qui aurait voulu me "yankeefier".

Le "True Witness", de Montréal, me prenait comme enseigne et battait la grosse autour de moi en m'appelant le "temperance athlete".

Le "World", de Toronto, en septembre 1892, me faisait naître à "St. John Debreville".

Et ainsi de suite.

En revanche, d'autres journaux manifestaient un enthousiasme qui vraiment parfois me faisait sourire. Le "Butte Miner", par exemple, de Butte City, Montana, publiait que "entre les mains de Cyr, Corbett ou Fitzsimmons seraient brisés comme des roseaux, et les gladiateurs de l'ancienne Rome, à ses côtés, ne seraient que de faibles enfants".

Ce m'est réellement toujours un plaisir nouveau que de relire ces notes de journaux que je conserve précieusement dans mes cahiers, comme reliques de ma carrière de championnat. Dans mon voyage en Angleterre, dont nous causeront bientôt, nous en verrons de meilleures encore.

En attendant, nous parlerons, si vous le voulez bien, comme d'un des incidents les plus fameux de ma vie de théâtre, de ma rencontre avec le défunt géant Beaupré.

Je vois d'ici le sourire qui s'épanouit sur les traits de tous les lecteurs de la "Presse", en m'entendant rappeler ce match épique. J'avoue d'ailleurs moi-même avoir passé en cette circonstance l'un des plus joyeux quarts-d'heure de mon existence.

Je ne classe pas cette rencontre au nombre de celles que j'ai eues avec les divers hommes forts du monde, car ici, il ne s'agit plus de poids lourds à manœuvrer, mais bien d'une

lutte à bras-le-corps avec ce long galliard de huit pieds au moins, qui levait d'une seule main son "branco" de six cents livres.

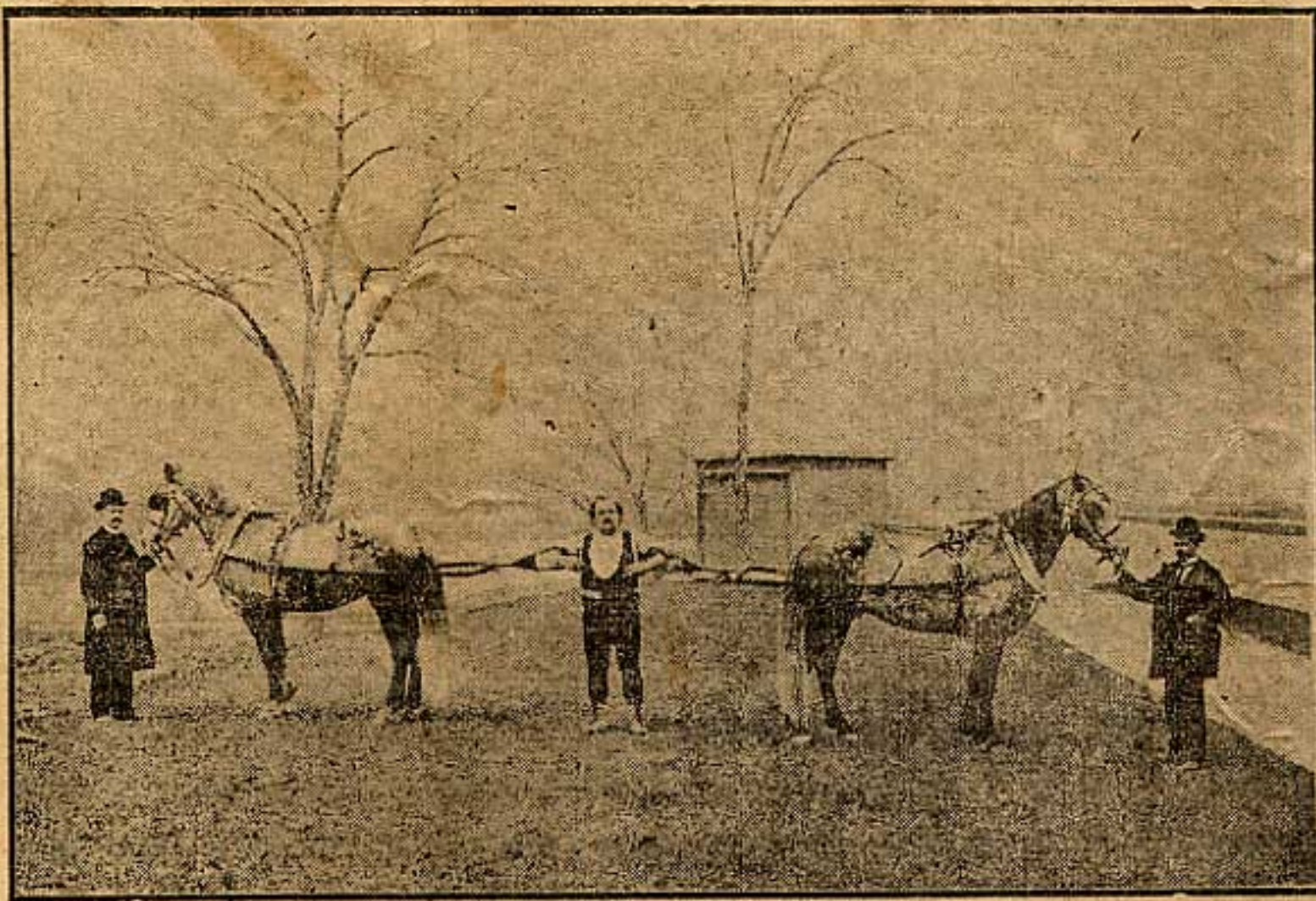
N'allez pas croire que ce fut là "une affaire arrangée": non, j'y allais, moi, de bon cœur, et Beaupré, de son côté, j'en suis sûr, était des plus sin-

cères.
(A suivre samedi prochain)
Pour copie authentique

L. Cyr



Photographie de Louis Cyr prise pendant sa première tournée théâtrale aux États-Unis.



CYR ARRÊTANT DEUX CHEVAUX A LOWELL.

16

Les Mémoires de Louis Cyr
L'Homme le plus Fort du Monde

LA PRESSE SAMEDI 25 JUILLET 1908

TRISIÈME PARTIE

Louis Cyr Champion

RESUME DES CHAPITRES
PRECEDENTS

La force physique chez M. Louis Cyr, a été un héritage de ses parents. — Il a appris au sein de la famille à avoir le culte de la puissance des muscles. — Dans les champs de son père, à l'école de M. Martin, puis plus tard, dans les manufactures de Lowell, il travaille à développer les forces que la nature lui a données. — Il devient policier puis hôtelier et remporte le championnat du Canada. — Vie des théâtres et vie des cirques. — La protection de M. Fox. — La manière de charmer les ennuis du métier.

CHAPITRE III

Avec Robinson et les frères Ringling. — En course avec Horace Barré. — Une première communion à Duluth.

J'y reviendrai, à ces incidents de ma vie de théâtre, à mesure que le voudront les développements de mon récit.

J'en parlerai surtout, dans l'occasion, quand la chance me viendra de rappeler mes courses chez nos compatriotes d'ici ou de l'étranger.

Ces moments de souvenirs heureux m'aideront à oublier les mois passés, les événements presque toujours pénibles subis au milieu de tentes des grands cirques américains.

Car, la vie des cirques est un enfer. Je ne dirai rien des êtres à qui l'on confie la routine du camp : montage des maisons de toile, soin des fauves de toute espèce, exécution de toutes les dures et sales besognes de ces cités ambulantes. Les malheureux qui ont consenti à prendre leur part de tel ouvrage, bien qu'il forment l'immense majorité du personnel général des grands cirques, comptent pour le moins quatre-vingt pour cent de criminels, de déclassés ou de dégénérés dans leurs rangs.

C'est le cosmopolitisme des nations et celui des misères humaines qui se rencontrent là.

Parmi ces "hommes à tout faire" des cirques de quelque importance, il se trouve de véritables brutes, qui devraient plutôt réclamer, dans les cages à barreaux de fer, la place des fauves dont ils semblent avoir volé tous les instincts et toute la brutalité.

Et pourtant, il m'est arrivé parfois de croiser, le long de ma route, au sein de cette lamentable armée de désœuvrés, des compatriotes, des Canadiens français! Quelques-uns même étaient des fils ou des alliés de familles dont le nom compte parmi les plus respectés en notre province.

Jamais, non, jamais! Je ne conseillerai à aucun des nôtres de joindre les rangs des employés de cirque, fussent-ils y figurés comme les étoiles des grandes représentations.

Je crois pourtant avoir joué un peu ce dernier rôle de principal figurant, puisque, en tête de leurs placards flamboyants, affichés au cours de leurs tournées par le continent, les frères Ringling et les directeurs du cirque Robinson mettaient bien en vedette un défi de vingt-cinq mille dollars à qui eut pu me rencontrer.

En cette vieille qualité de roi du barnum, je ne devrais donc rien trouver de quoi me plaindre, et néanmoins, bien rares sont les bonnes impressions que je remporte de cette existence.

Rien de normal; rien, pour ainsi dire, qui touche à ce que nous avons d'homme, d'intelligent.

Sans que j'eusse à me mêler à la troupe des aides, le spectacle de leurs brutalités n'en restait pas moins là sous mes yeux.

Un jour, dans le cirque des frères Ringling, — nous étions alors dans l'Etat du Missouri, — "Fifi Burg," second contremaître des hommes d'équipe, se prit de querelle avec trois de ses employés. On jura du poing, du bâton; on s'assomma à coups de piquets de tentes et le sang coula. Ce fut Burg qui eût le dessus: ses trois adversaires furent transportés mourants à l'hôpital. Pour lui, on le conduisit en prison, mais les juges admirent qu'il n'avait fait que se défendre, et on le laissa aller.

Et pourtant, le cirque des frères Ringling est censé être l'un des mieux conduits au monde.

Quand ce n'étaient pas de ces scènes sanglantes, c'étaient des concerts de blasphèmes que nous devions subir. Ceux-là, par exemple, qui alors prenaient part à la "musique," je m'en chargeais. Plus d'un des blasphémateurs a eu l'occasion de constater que je ne me comptais pas là seulement pour faire reculer des chevaux ou manier des halteres.



Cyr. (Prospectus du cirque Robinson).

Certains Etats de la République nous ménageaient leurs surprises à eux: le Wisconsin, par exemple, et l'Iowa.

Dans le premier, un jour, un coup de vent emporta les abris en toile qui protégeaient la ménagerie. Alors, ce fut de voir la scène, d'entendre l'horrible charivari. Dans leurs prisons en fer, les lions, les tigres, les fauves de toutes catégories pretaient leurs voix puissantes à l'imposante protestation de ces monarches de la nature sauvage.

Ce spectacle grand d'horreur aurait affolé la foule, si elle eût été là rassemblée; mais par bonheur, l'accident était arrivé entre deux représentations, ce qui prévint une catastrophe.

Toujours dans le Wisconsin, une autre fois, la grande tente des spectacles fut abattue dans un ouragan, au moment où on achevait de la fixer. Il y eut un mort et des blessés.

L'Iowa nous réservait aussi ses pénibles "faits divers." Un véritable cyclone s'y abattit un jour sur notre ville de Toile.

Ce fut un déluge. Les énormes charriots, embourbés jusqu'aux essieux, ne voulaient plus sortir de l'ornière, lorsque nous tentâmes de les traîner à l'abri; les cages de nos bêtes mugissant leur frayeur persistaient, en dépit de nos efforts, à rester clouées sur place, sous la foudre et la pluie.

Dans l'obscurité profonde, il semblait que le ciel eût ouvert de véritables cataractes. Ce furent des heures de suprême horreur.

Les scènes de ce soir-là, je ne saurais jamais les oublier: elles me laissent le souvenir le plus intense que je conserve de l'Iowa: ce n'est certes pas le plus gai.

Hors ces incidents où le fantastique trouvait large sa place, la vie du cirque s'écoulait avec toutes ses heures de mêmes brutalités sa "monotonie" d'horreurs toujours les mêmes répétées.

Et c'est ainsi que j'en vins à passer plus de huit mois consécutifs sans coucher sous le toit d'une maison dans le lit d'un hôtel, celui-là fut-il de dixième ordre.

Seul, je n'ense peut-être pas en le courage de résister bien longtemps à une telle existence qui nous faisait

pour ainsi dire nous oublier nous-mêmes.

Mais, par bonheur, presque toujours nous nous rencontrâmes trois ensemble "du pays" Horace Barré en était de même qu'un autre compatriote du nom de Lafleur, qui exécutait dans les échelles des exploits merveilleux.

Nous menions la vie en commun ensemble à la table, ensemble dans le coin de la tente, nous causions du foyer, aux heures de loisir. Et toujours, dans ces courses, nous restâmes bons amis.

Peut-être, de toute la troupe, étions-nous les seuls à être admis dans l'intimité des frères Ringling. De descendance allemande, ces derniers n'aimaient toutefois causer souvent dans notre langue, qu'ils se faisaient un plaisir d'étudier. L'un d'eux a même épousé une Française: c'est celui qui est mort l'an dernier.

Avec les frères Ringling, j'ai parcouru durant huit mois et demi tout l'ouest américain. Là aussi, c'était le harnumérique défi lancé en mon nom à tout venant, — et que jamais personne ne releva.

Je ne craignais pas de rencontrer qui que ce fût, car en Angleterre, j'avais tâté de tous les prétendus champions du monde, — ce que le journal de M. Richard K. Fox, avait proclamé par tout notre continent: mais ce qui m'immunisait peut-être un peu aussi contre les matches à accepter avec des adversaires d'occasion, c'étaient bien les réclames échelonnées que faisaient autour de mon nom les agents envoyés pour nous préparer la route.

De cela nous causerons plus tard, car je veux sur-le-champ vous raconter un des incidents dont le souvenir me tient le plus à cœur, dans la carrière que j'ai parcourue.

Au milieu de cet enfer de la vie des cirques, je vous l'ai dit, le village, la famille pour moi n'étaient pas oubliés. Je pensais souvent à ceux-là qui étaient restés au pays: à mon foyer de Saint-Jean de Matha, au clocher de notre église, à ma femme, à ma gentille fillette.

Je pensais à tout cela que j'aimais, surtout quand il m'arrivait, le long du voyage, de pouvoir assister à la messe, dans quelque ville ou dans quelque village où j'avais vu, à l'arrivée, se dresser une croix sur la pointe d'un clocher.

Un jour, Horace Barré et moi, nous nous trouvâmes à Duluth, dans le Minnesota: un dimanche matin, — bien le premier que la Providence nous accordât ainsi, car d'ordinaire on nous charroyait par monts et par vaux, ce jour-là, vingt-quatre heures durant sans arrêt, afin de sauver du temps et des écus. Nous avions longuement, en route, discuté de nos chances de pouvoir assister là à la messe, où nous comptions, cette fois, serrer la main à des gens de "par chez nous."

Au moment où nous entrions en gare, les cloches des églises tintaient leur dernier appel aux fidèles.

"C'est tout comme à Saint-Jean de Matha", me dit Barré, qui en voulait toujours un brin à mon amour égoïste du clocher paroissial.

Il ressentait bien lui aussi ses émotions, mais mieux que moi peut-être. Il savait les cacher. Le train n'était pas encore stoppé que nous sautâmes sur la plateforme, pour aussitôt chercher des yeux le dôme d'une église, les deux bras d'une croix.

Pour deux ou trois minutes nous courâmes les rues, avant d'atteindre enfin le but désiré.

Hasard heureux, nous tombâmes en pleine église catholique canadienne-française.

Il faut dire par exemple que nous avions un peu suivi la foule: des gens que nous entendions s'écrier, en notre langue, le long de la route:

"Regarde donc ces deux animaux. C'en est-il des taureaux!"

Qu'importe le vulgaire de l'apostrophe: on parlait français, et pour nous c'était tout, car depuis bien des mois nous n'avions rencontré pareille aubaine. D'autres, plus avisés, soupçonnèrent qui nous étions et vinrent nous serrer la main.

Bref, nous atteignîmes l'église au milieu d'une foule considérable. Un mot parti de quelque part, — je ne sais où, — et quelque un vint nous inviter à le suivre: l'instant d'après, nous nous trouvâmes installés dans le "banc d'oeuvre."

Ce n'est pas tout. A peine en place, que le curé venait nous presser discrètement la main, à l'heure où la grand-messe allait commencer, et nous inviter à dîner.

Oh! le bon cœur de prêtre! c'est bien à lui et à ceux qui lui ressemblent, que nos gens de là-bas doivent d'être restés des nôtres. Qu'il me permette de dire son nom, qui signifie pour moi tout un monde de reconnaissance: M. l'abbé Grandchamp à double titre à mon humble affection, car c'est de plus un voisin de paroisse, venant, lui, de Saint-Gabriel de Brandon.

Comme il avait ici un voyage projeté, pour deux ou trois semaines après ce dimanche où j'eus le bonheur de passer par Duluth, je lui fis

promettre de visiter ma famille en route.

M. l'abbé Grandchamp n'a pas manqué à la parole donnée.

Du haut de la chaire même, ce jour-là, le brave curé eût un mot pour mon compagnon et moi.

Je m'en rappelle et m'en fais un réel orgueil:

"Leur première pensée, dit-il, a pensée d'un des nôtres champion du monde, a été, en arrivant ici tout-à-l'heure, de chercher une église. Faites-en toujours autant partout."

Va sans dire que Barré et moi, durant tout ce temps, étions devenus un foyer de curiosité, tout autant qu'un conte romain pénétrant en culotte blanche dans quelque une de nos cathédrales.

Cependant, là ne s'arrêtait pas mon attention à moi. Mes yeux restaient fixés sur un groupe de jeunes garçons et de fillettes, les uns vêtus de noir avec de longues insignes à franges dorées; les autres, la tête couverte de longs voiles blancs et de couronnes: à cette grand-messe, tous ces enfants faisaient leur première communion.

Je songeai alors que ce jour-là même, ma petite fille unique s'approchait elle aussi pour la première fois de la Sainte Table, là-bas, à Saint-Jean de Matha, — et je me surpris à pleurer.

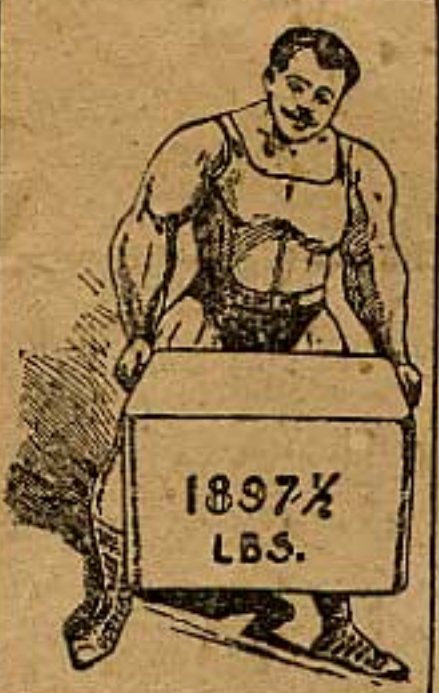
(A suivre samedi prochain)
Pour copie authentique.

L. Cyr



L'abbé Grandchamp.

Les Mémoires de Louis Cyr L'Homme le plus Fort du Monde



Dessin ultra fantaisiste, représentant Louis Cyr debout sous sa fameuse plateforme. (Prospectus du cirque "Robinson").

LA PRESSE SAMEDI 1 AOUT 1908

